



Il était une fois, en maison de repos...

Dans une Maison de repos et de soins bruxelloise, un groupe du Cefoc se réunit depuis septembre 2019. L'épidémie a brusquement interrompu les rencontres. Le dialogue a pu se poursuivre autrement, notamment grâce aux moyens modernes. Mais pour les résidents, plus encore que pour d'autres, l'isolement du confinement est une très rude épreuve. En témoignent les échanges entre participants qui ont nourri cet article.

Véronique HERMAN

Nous sommes en février. Dans un local de la maison de repos et de soin, quatre résidents enthousiastes arrivent par l'ascenseur. Ils sont rejoints par des participants « extérieurs » pour la sixième rencontre d'un groupe « récit de vie ». Le thème qui les rassemble a été formulé avec J. et M.A., résidents très actifs, qui sont à l'origine du groupe : « Des visages croisés, des mains tendues, des conflits traversés... des rencontres et des relations vécues au fil de ma vie. Et aujourd'hui ».

Lors de cette réunion, le groupe porte un regard transversal sur les « cartes des relations » que chacun.e a pu présenter lors des séances précédentes :

« Chez chacun.e, les relations familiales sont présentes, faciles ou moins fluides. C'est un lien indestructible ». « Le cercle des relations évolue au fil des étapes de la vie : la fin de ma vie professionnelle marque un tournant important ». « Aujourd'hui, ce sont les habitants de cette résidence, les ergothérapeutes, les aide-soignants qui sont mes relations au quotidien. Une maison de repos, si on y met quelques moyens, c'est tout autre chose qu'une "antichambre de la mort". Cela peut être une communauté humaine très vivante ». « Un bénévolat me met en relation avec des personnes exclues, des jeunes migrants dont l'avenir est comme confisqué ». « Je reste en lien avec ma famille au loin grâce à internet. Heureusement que la technologie permet ces ponts ». La suite du parcours va permettre d'approfondir ensemble certaines de ces premières réflexions.

Sauf que...

La septième rencontre n'aura pas lieu (du moins jusqu'à ce jour). Dès le début de la pandémie, tous les habitant.e.s du lieu sont confinés. Non seulement dans le bâtiment mais seul.e.s dans leur chambre ! Plus de repas en commun au restaurant. Plus de sorties. Plus de visites de la famille. Les seuls contacts au cours de la journée, ce sont les soignants et le service, très attentionnés néanmoins. « Mes compagnes de table, le moment du repas de midi, c'est ce qui m'a le plus manqué au début », dit E. « Ici, la nourriture n'est pas toujours bonne. Il n'y a pas toutes les boissons qu'on désire... tout cela, on s'y fait. Mais le plus profond, le plus dur, c'est de ne pas rencontrer les gens pour de vrai. C'est la preuve que le thème que nous avons choisi est primordial » ! Pour P. aussi, qui n'est pourtant pas en maison de repos, « voir les gens en vrai, en chair et en os, en peau et en odeur, des vrais regards, toutes ces bonnes ondes qui ne franchissent pas les lignes téléphoniques ni les réseaux sociaux, aussi performants soient-ils, qu'est-ce que ça m'a manqué » !

Ainsi, rien ne semble pouvoir remplacer le contact physique. Et lorsqu'il manque aussi gravement, aussi cruellement, peut-on encore parler de « solitude » ? Ne bascule-t-on pas dans quelque chose de pire encore que l'isolement ? Les corps de plusieurs personnes exprimeront d'ailleurs leur désarroi : eczéma, hausses de tensions, problèmes de cœur,...

La résidence déplorera rapidement des décès parmi ses pensionnaires. « J'ai vécu les premières semaines de confinement dans la peur et l'angoisse, après le décès coup sur coup de ma voisine de chambre et de ma voisine de table », écrit M.A. « J'étais sûre d'être contaminée ».

Au-delà de la peur, la privation totale de mouvement et de liberté de choix est très difficile à vivre.

Pour J., récemment retraitée, et qui ne vit pas dans la résidence, l'annonce du confinement a provoqué

VISITES INTERDITES DANS LES MAISONS DE REPOS



une grande colère : « *J'avais 65 ans et j'étais donc considérée comme à risques. Déclassée, placée en résidence surveillée, il me manquait juste le bracelet électronique ! J'étais qui, j'étais quoi dans ce monde-là et celui d'après ? Une espèce à protéger ?* »

Grâce aux mails, au courrier, au téléphone, les membres du groupe restent pourtant en contact et partagent vécus et réflexions. « *Je découvre les réseaux sociaux dont je me tiens éloignée d'habitude, des outils informatiques, des pratiques dont j'avais entendu parler* », confie C. Ces « heureux palliatifs » seront d'un grand secours pour rester reliés. On sent même que l'amitié s'approfondit, elle s'exprime. Comme dans la nature au printemps, la vie finit par émerger dans ces circonstances, alors même que la mort est si proche ou a été au rendez-vous. Chaque matin, J. appelle sa voisine de chambre et lui raconte une blague ou lui envoie un poème ! M. souligne : « *La maison a fait le maximum pour que nos familles puissent nous rendre visite. Je ne peux pas me plaindre* ». E., immobilisée dans sa voiturette et pleine d'humour, écrit : « *Ce confinement m'a permis de tester ma patience ! Maintenant, je suis sûre que je pourrais aller à la pêche sans problème, à condition d'avoir le matériel* ».

Après une brève période de semi-liberté retrouvée, pendant laquelle J. et M.A. se sont échappés l'espace d'une heure pour boire une bière et discuter de la poursuite du parcours du groupe, le confinement est à nouveau imposé aux résidents. On a pu comprendre et accepter, un temps, la priorité d'éviter la saturation des hôpitaux en aplatissant la courbe des contaminations. Mais doit-on encore tolérer aujourd'hui que des personnes soient enfermées contre leur gré, quasi-privées de relations sociales ? Peut-être certains de ces aînés choisiraient-ils

de renouer des liens et de prendre le risque d'être contaminés plutôt que de survivre protégés. Ne serait-ce pas mieux respecter leur liberté ?

Si l'on veut que les maisons de repos, de plus en plus nombreuses, puissent être autre chose que des « antichambres de la mort », des lieux vivants, des communautés humaines où il fait bon échanger, rire et pleurer ensemble, prendre des initiatives... n'y aurait-il pas lieu de considérer les aînés comme des acteurs et décideurs de leur devenir ?

Comme l'écrit J., « *Soigner les corps, c'est bien, et même très bien ; prendre soin des cœurs et des esprits, c'est encore mieux* » !

« Les maisons de repos et de soins, antichambres de la mort ou lieux de vie »

Une carte blanche a été écrite par un membre du groupe et publiée dans *La Libre*, le 27 mai 2020. Elle est disponible sur le site Internet du Cefoc :

https://www.cefoc.be/IMG/pdf/carte_blanche_llb-200527_jean_debelle-2.pdf